

# chronique brune, noire et bleue

*Haider – est-ce un hasard ? non ! si ce nom qu'on appelle propre compte le même nombre de lettres que celui d'un autre Autrichien, s'il commence et se termine de même... – Haider donc déteste l'écrivain Thomas Bernhard, qui détestait son propre (encore !) pays, l'Autriche, la décrivant inlassablement comme un nid de frelons nazis, Haider donc est vivant.*

**B**ien vivant. Trop vivant. Tandis que Jean-Claude Izzo est mort le 26 janvier d'un cancer du poumon. C'était un métèque, Izzo, né d'un père italien et d'une mère espagnole, amoureux désespéré de Marseille, une ville que, sans y avoir jamais mis les pieds, je connais grâce à ses romans noirs : *Solea*, *Chourmo* (Gallimard, Série noire). On peut toujours les relire, même si ça lui fait une belle jambe. On peut toujours écouter les déchirants *Solea* de Miles Davis et *Naima* de John Coltrane, qu'il aimait. Ah oui, j'oubliais : dans *Haider* on lit, pourvu qu'on se passe du tréma, haïr. Izzo dénonçait les pratiques mafieuses, les pourris de tout poil. Il détestait la haine. Izzo avait une gueule pas possible : un œil qui filait d'un côté, l'autre œil de l'autre. Comme Sartre.

A 16/17 ans, jeune nigaud catho – ça va assez de pair –, j'ai jeté à la mer, du haut du pissieux Pier de Blankenberge, *Le mur* en livre de poche. Ça me paraissait moite, mou, visqueux (adjectifs sartriens). Je ne suis pas fier. Maintenant, je peux lire *Le mur* dans mon édition de La Pléiade. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

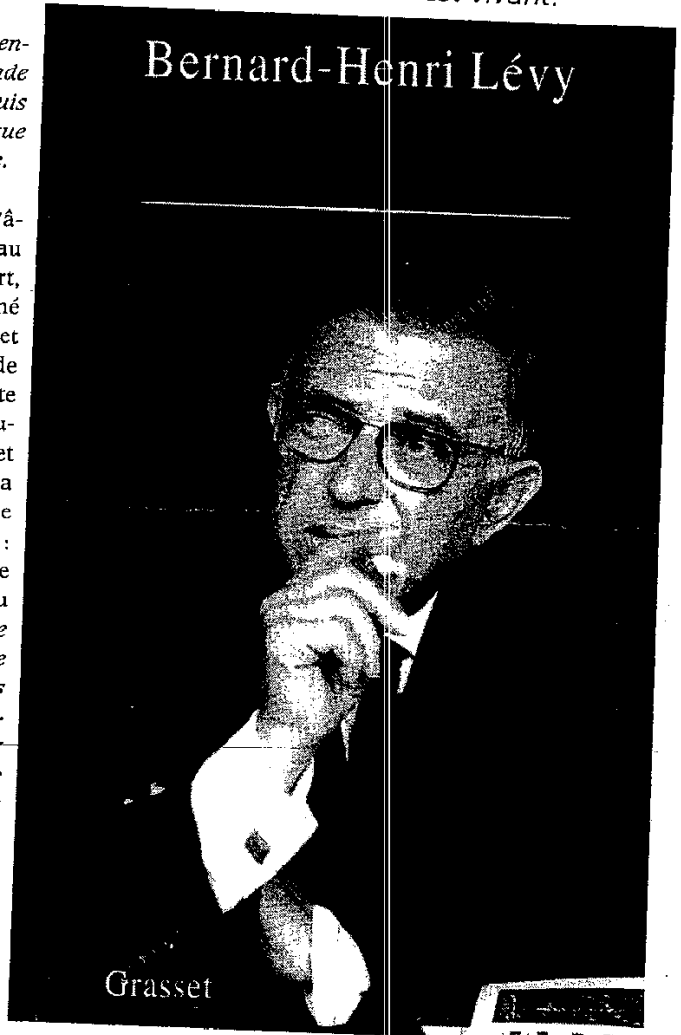
Ou dix-neuf, comme Walter Marshall. C'est fou ce que les personnages de *Salut à l'Amérique, dans ses foyers et sur les mers* (formule radiophonique célèbre dans les années 60) sont préoccupés par leur âge. Faites-vous l'âge que vous avez ? Avez-vous l'âge que vous faites ? Walter Marshall est un jeune nigaud catho qui rêve, après l'assassinat de Kennedy, de devenir le dernier président catho des USA. Pas moins. *Salut à l'Amérique...*, de Richard Bausch (Gallimard), c'est l'éducation sentimentale. C'est les illu-

sions perdues. *Il pensait que le monde était une chose, puis il a découvert que c'en était une autre.*

C'est des bleus à l'âme, c'est des bleus au cœur. Quand Albert, qui se sait condamné bientôt à la cécité et qui n'arrête pas de lire, annonce à Tante Patty qu'il veut épouser Emma, sa nièce et sa prof de braille, la vieille fait une poussée d'urticaire : elle a ça quand elle est très heureuse ou très triste. Mais *Tante Patty a une bonne vue, elle. [...] Je vois très bien à quoi je ressemble quand je suis devant le miroir. Je ne suis pas très beau à regarder.* Quand Nathalie, cette fille belle à couper le souffle, d'origine allemande (elle a un problème avec la langue), bouquine à la bibliothèque, et que Walter la regarde, ses jambes se dérobent sous lui. Pauvre puceau ! Il ignore, l'admirateur inconditionnel de JFK, que le président catho des USA ne s'intéressait qu'à la politique et au jupon, et qu'on en fournissait à gogo, du jeune jupon, tarifé ou pas, à la Maison Blanche, et que...

Le roman de Bausch est doux amer. L'Amérique, déboussolée par l'assassinat de Dallas (cet homme sanglotant

Bernard-Henri Lévy



éperdument dans une église, et s'écriant *Pourquoi ? Pourquoi ?*), déchirée par les émeutes en Alabama, profondément anti-négros, l'Amérique tient le coup comme elle peut. Comme la mère de Walter qui «parfume», comme elle dit, son thé vespéral à grandes lampées de liqueur... Bausch est extrêmement doué pour le dialogue, surtout pour ce que Nathalie Sarraute désignait comme une sous-conversation – tout ce qui, sous l'anodin du propos, trahit le